



La disparition de Lancette	2
La cueillette des pommes de terre	4
Retour de Lancette et tartes aux pommes	6
Le ramonage de la cheminée de l'auberge	8
Corvée de broyage du lin	10
Légende de Saint-Pierre-de-Sorel.....	12
Légende de Trois-Pistoles, Rivière-du-Loup	13
Légende d'Arthabaska	14
École de conduite.....	15
Rebelle ne veut pas rentrer au bercail	17
Disparition du pupitre	19
Maxime à l'école! En quel honneur ?	21
Le pupitre dans le moulin à scie.....	23
La visite de l'inspecteur Cadotte	25
La disparition de Cornélius.....	30
Forge et forgerons... ..	32
Cornélius est de retour.....	35
Disparition des cahiers de crédit	37
La grande annonce de l'institutrice.....	39

La disparition de Lancette

Prologue, mercredi 1er octobre 1851

Aux petites heures du matin, quelqu'un vient frapper à la porte du docteur Harris. C'est la jeune Anna Scott qui, tout essoufflée, vient quérir l'aide du médecin.

— Docteur! Ça y est. Elles vont accoucher! Chez les Tremblay!

— Pas les DEUX jumelles Bergeron? La nature est réglée comme un pendule!

Tout en passant sa veste, Charles Harris se demande bien pourquoi le pendule sonne toujours avant le chant du coq. Le bon Dieu est un impénitent lève-tôt! « Et le septième jour, tu te reposeras », oui, en autant qu'aucun bébé n'ait l'idée de sortir de son ventre chaud ou qu'un mourant ne décide d'en finir.

Notre docteur est faite d'une bonne pâte et ne rechigne jamais à galoper au chevet d'un patient. Trousse à la main, il court à l'écurie prendre sa monture Lancette. Surprise et consternation : Lancette n'est pas dans son "boîte". Princesse, la mère de Lancette, n'a pas bougé. Mieux vaut une vieille « picouille » que rien du tout, se dit-il tout en déplorant la disparition de Lancette. Et malgré les efforts laborieux de la bonne vieille bête, comme flattée de reprendre du service, le docteur prend plus du double du temps coutumier pour se rendre chez les Tremblay. Quoi de plus curieux que de prendre deux fois plus de temps pour aller accomplir un double accouchement n'est-ce pas?

Peine perdue! À son arrivée tardive à la ferme des Tremblay, la nature a déjà fait son œuvre sans attendre la science médicale. C'est donc une sage-femme qui a veillé au travail des deux femmes. Et ma parole, elles s'en sont bien tirées, et les nouveau-nés tout aussi bien. Peut-être mieux que la sage-femme elle-même qui semble bien tourmentée et tourne autour des femmes comme une mouche autour du boudin. Enfin, elle attrape discrètement le docteur Harris pour lui murmurer dans le creux de l'oreille :

— Docteur, j'ai un petit doute qui me travaille par en dedans. Dans l'énervement, j'ai peut-être mélangé les deux enfants. Du moins, je ne les ai pas identifiés. J'ai donné le



plus chétif des deux à Éloïse qui est d'une constitution plus délicate que sa sœur jumelle. Surtout, pas un mot!

— Vous avez pris une bonne décision. C'est un signe qui ne trompe pas. Je suis persuadé que vous avez eu la main heureuse. Et puis, ce n'est tout de même pas une faute impardonnable. La sage-femme Laura Johnson m'a déjà raconté une histoire semblable survenue au village il y a longtemps. Elle n'avait pas eu autant de chance, les bébés étaient de la même taille. Allez! Dormez en paix! Ces deux bébés sont sains et saufs... C'est déjà beaucoup! La vie et le bon Dieu feront le reste.

Le soleil est levé depuis quelques minutes lorsque le docteur Harris, songeur, rentre chez lui.

— Où est Lancette? A-t-il pris la poudre d'escampette de son plein gré? Ou peut-être un malfaisant a-t-il ouvert la porte de l'écurie et chassé mon cheval? Et pourquoi? Il faut que j'en parle au capitaine Laprise.

Augustin Lebeau, journaliste



La cueillette des pommes de terre

Prologue, vendredi 3 octobre 1851

Ça jase dans les chaumières depuis quelques jours, rapport à la disparition de Lancette, la monture du docteur Harris. Des gens capables de voler un cheval peuvent tout aussi bien voler un bœuf dans votre propre champ ou un œuf dans votre poulailler. Il faut se méfier des «étranges» qui rôdent près du village, proclament à l'unisson, nos bons paysans. Voyons! Si vous dérobiez un cheval racé, vous n'iriez pas parader en robe de cérémonie devant le parvis de l'église hein? S'il s'agit d'un crapuleux vol de cheval, pouvez être sûr que notre homme est déjà loin, bien loin. Mais les gens ont la mémoire longue et l'imagination fertile : ils « raboudinent » des événements, se tricotent des peurs et finissent par y croire.

Tenez, les gars aux frères Simard croient dur comme fer avoir vu passer Lancette à la belle épouvante dans le champ de patates. De fait, j'ai constaté les dégâts causés par cette supposée folle chevauchée. Les filles se moquent des garçons et insinuent qu'une simple marmotte pourrait en faire autant. Cet argument n'est pas bête après tout.

Le père Simard voit les choses d'une tout autre manière :

— Marmotte, cheval ou dragon, ce n'est pas cela qui mettra des patates mûres dans mes tombereaux, hurle-t-il aux enfants rassemblés pour la corvée de cueillette des pommes de terre.

Les bœufs sont attachés à la charrue à rouelles et chacun empoigne son instrument de travail : pic, pioche ou seaux. Et sans plus attendre, Célestin Simard amorce la journée en faisant passer la charrue le long des plants de manière à ce que l'oreille de cette dernière ramène en surface les tubercules. Derrière, François-de-Sales ramasse les patates extraites et fait des petits tas tout le long du rang.

Sébastien et Maxime, munis de pioche, remuent la terre le long du sillon de manière à déterrer les tubercules qui ont échappé à l'action de la charrue. Puis Priscille et Véronique, se déplaçant à genoux, remplissent les seaux qu'elles vont vider sur les tas.



La matinée se passe ainsi, chacun à sa besogne jusqu'à la soupe du midi. Les garçons regardent furtivement les boisés dans l'espoir de voir une apparition sans pourtant être vu par les filles ou leur père. Bref, deux clans se forment. D'abord les garçons qui redoutent le pire pour Lancette puis, les filles qui croient que Lancette s'est enfui pour retrouver une jument de son goût. D'ailleurs, il paraît que le cheval n'en serait pas à sa première fugue.

Les parents restent en dehors du conflit, histoire de ne pas ajouter de l'huile sur le feu, mais ils ne s'interrogent pas moins quant au mystère qui plane sur cette disparition.

Bien rassasiés, mais toujours affamés de détails sur le « mystère Lancette », tous se remettent tout de même au travail. Célestin Simard avertit d'ailleurs son petit monde qu'il faudra encore trier et rentrer à la cave les meilleures patates de la récolte. Les plus petites, les malades et les fendues par la pioche seront bouillies pour être ensuite données aux cochons. Les plus belles et les plus grosses seront déposées dans le tombereau et amenées près de la maison où on les fera glisser dans la cave, dans le parc qui leur est réservé.

La journée aura été bien longue... Et Lancette n'a pas remis les sabots dans le champ de pommes de terre.

Augustin Lebeau, journaliste



Retour de Lancette et tartes aux pommes

Prologue, dimanche 5 octobre 1851

À la sortie de la messe, les gens se regroupent par petites bandes sur le perron de l'église. Les derniers événements font les frais des commentaires des paroissiens. D'abord la disparition de Lancette, le pur-sang du docteur Harris; puis, la naissance, minute par minute, des bébés des jumelles Anne et Éloïse Bergeron.

Les histoires les plus farfelues ont cours avec tout le sérieux du monde. Plusieurs disent que les deux événements sont liés et croient que la naissance des bébés et la disparition du cheval ne sont pas le fruit du hasard. Ils y voient l'action de quelques esprits malicieux et seul Dieu connaît le sort qui sera réservé à ces pauvres enfants. Heureusement, les nouveau-nés sont en santé. Aucune difformité ne semble les affecter. Qui sait, l'un d'eux aurait pu avoir une tête de cheval!

— Il y a de quoi rire comme une jument, raille Thérèse Chiasson. C'est pas mêlant, ces balivernes me mettent hors de moi!

N'en pouvant plus d'entendre de telles sottises, elle s'en retourne d'un pas rageur à l'auberge. La tête encore toute pleine des histoires affreuses qu'elle a entendues sur le perron de l'église, elle rumine et jongle avec différentes hypothèses au sujet de Lancette. On ne disparaît pas ainsi sans laisser de traces : les garçons à Simard soutiennent leur vision fantaisiste de Lancette lancé à travers champs. Une fugue? Pourquoi pas? Lancette est une bonne bête, mais une bête quand même. Un petit coup de tête, une folie de jeunesse sans doute. On le reverra avant longtemps, un peu repentant, revenant de lui-même au bercail.

Tout absorbée, elle enfile machinalement son tablier et se rend à la cuisine. Les clients du dimanche ne tarderont pas à venir se payer la traite.

— J'espère juste qu'ils cesseront de dire des bêtises au sujet des jumelles et de Lancette. Le premier qui en parle recevra une ruade de mon rouleau à pâte! Voilà, se promet-elle, tout en poussant la porte de service.

Surprise! Thérèse n'en finit plus d'écarquiller les yeux. Lancette est dans la cuisine, occupé à dévorer les tartes aux pommes qui devaient servir de dessert



aux clients de l'auberge. Dérangé dans son festin par les cris de l'aubergiste, l'animal se retourne et la gratifie du sourire le plus charmant qu'un cheval puisse faire. Thérèse, complètement estomaquée, piaille comme une poule. Lancette, pas effarouché ni coupable pour deux sous, retombe goulûment dans les tartes aux pommes pendant que l'aubergiste manque, elle, de tomber dans les pommes!

Fort heureusement, voilà de l'aide. Les ramoneurs arrivent pour nettoyer la cheminée.

— Aidez-moi à sortir ce cheval de ma cuisine, leur lance Thérèse. On règlera le ramonage après.

Gilbert Labranche dit Lasuie et son apprenti volent à son secours et chassent le fringant cheval en deux coups de cuillère à pot. Quelques tartes ont été sauvées de l'appétit de Lancette. Et même si plusieurs clients sont restés sur leur faim, l'auberge n'a pas « dérougie » de la journée... Au grand honneur de Thérèse qui a raconté tant de fois son histoire qu'elle en conserve un souvenir un peu confus! Elle qui ne voulait plus entendre un seul mot pas plus tard que le matin même... Que voulez-vous, c'est le FRUIT du hasard!

Quant à la « vedette » Lancette, elle couchera ce soir bien au chaud dans son box. Pour sûr que l'étalon s'endormira, glorieux, avec son secret bien enrobé dans la pâte feuilletée de Madame Chiasson, à moins qu'on lui apprenne à parler...

Augustin Lebeau, journaliste



Le ramonage de la cheminée de l'auberge

Prologue, mardi 7 octobre 1851

Maurice Leblanc, le second époux de Thérèse Chiasson, n'est pas réputé avare ou mesquin. Au contraire, il n'hésite pas à offrir un bon bol de « soupanne » aux quêteux qui cognent à la porte de son auberge. Parlez-en à notre quêteux Jos Languille : il n'a que des bons mots pour la générosité de nos aubergistes. Mais générosité rime parfois avec débrouillardise. Ce que l'on donne d'une main, on le «sauve» de l'autre. Tenez, ce cher Momo Leblanc s'entête à faire des économies de bouts de chandelles. Va savoir! Il récupère tout et passe des heures à essayer d'en tirer profit. Et pendant ce temps-là qui s'occupe des clients ? La bonne Thérèse. Qui s'occupe de l'entretien de la bâtisse, du terrain et des mille tâches quotidiennes ? Son gars Michel surnommé aussi Michou.

Pourquoi payer un ramoneur quand on peut très bien faire cela soi-même comme le font bon nombre de paysans ? Et puis, année après année, il se promettait de faire l'ouvrage lui-même. « On est jamais si bien servi que par soi-même », clamait-il sur tous les toits. Un beau matin, notre Momo amateur remet à plus tard les corvées urgentes pour nettoyer sa cheminée encrassée de toute la suie de toute la cuisson de toute une année : ce n'est pas rien! Et bien, Momo avait pensé à tout : tuque, genouillères et couvre-fessier en cuir. Il s'était attaché une corde tout usée à la ceinture pour pouvoir, croyait-il, faire le travail. Son fils Michou l'accompagnait, prêt à lui donner



un coup de main. Leblanc avait pensé à tout... Sauf à sa cheminée qui exige avec ses quatre sorties, les connaissances d'un expert! Le voilà sur le toit. Par chance, Momo est un homme fier, mais sage et sensé, il a vite admis que la tâche dépassait ses talents... « Hum !, vaut mieux m'en remettre à des ramoneurs de métier... Un feu de cheminée est si vite arrivé...», dit-il à son fils, cette journée-là.

Donc, cette année encore, c'est Gilbert Labranche, dit Lasuie et son apprenti, un jeune de 13 ans issu d'une famille de Savoyards, fils de Mathurin Fournaise dit Laboucanne, qui feront le travail. D'ailleurs, ils se sont présentés deux jours plus tôt pour faire éteindre les feux. C'est à ce moment-là que nos deux lascars ont vu Lancette dans la cuisine. De cela,



ils peuvent en témoigner devant Dieu. Ce jour-là, après leur départ, Thérèse a retiré ses chaudrons pendus à la crémaillère.

Aujourd'hui, ils doivent procéder à l'opération. Notre aubergiste a pris soin de recouvrir les meubles, la vaisselle et tous les récipients de l'auberge. Pouah! Quelle saleté!

Labranche dit Lasuie, ainsi dénommé par les enfants, travaille souvent pieds nus. Généralement, il porte une tuque bien ancrée sur la tête, des genouillères et un couvre-fessier en cuir. Il a une ceinture munie de deux anneaux dans lesquels il peut, au besoin, faire glisser une corde qui l'empêche de tomber. Mais avec une telle cheminée, il faut abandonner l'idée de s'y glisser par le haut, tout comme celle d'y faire pénétrer un sapin. C'est donc à l'aide d'une grosse brosse munie d'une corde aux deux bouts et que l'on fait descendre dans la cheminée que nos deux hommes vont procéder au nettoyage. Tout se passe sans anicroche jusqu'au moment où Maurice Leblanc se présente tout près de l'âtre afin d'inspecter les travaux et veiller à ce que l'ouvrage soit bien fait. Malheur! Au même moment, une motte de suie tombe dans l'âtre et provoque un nuage noir qui engloutit avidement notre aubergiste. Pauvre Maurice, le voilà aussi noir qu'un corbeau.

Augustin Lebeau, journaliste



Corvée de broyage du lin

Prologue, mardi 7 octobre 1851

Belle journée pour le « brayage » du lin. La terre de Jean-Noël Lavoie est l'objet d'un branle-bas inhabituel. À l'orée du bois, dans un petit ravin, là où coule le ruisseau, on dégage la fosse où l'on fera le feu. Salomé Simard, la doyenne du groupe, mène le bal, car c'est elle la « grilleuse ». Le succès de la corvée repose d'abord sur ses épaules et, surtout, son expérience.

Bien que le « brayage » du lin soit une corvée, l'atmosphère qui règne dans le groupe tient plus de la récréation que du travail. On jase, on chante et à tout moment fusent des plaisanteries et des mots drôles. On s'amuse à raconter dans les détails les aventures de Thérèse Chiasson aux prises avec Lancette dans sa cuisine.

D'ailleurs, depuis quelques jours au village, chaque fois que des gens se réunissent, il y a un conteur prêt à raconter une légende ou une histoire de cheval aux prises avec le diable. Que ce soit celle du « **cheval transformé en serpent** », celle des « **lutins en carriole** » ou pis encore, celle du « **cheval du curé qui marche sur l'eau** », les conteurs y vont de tous les artifices pour produire l'effet désiré et donner une bonne frousse à leur auditoire. Ils réussissent généralement bien chez ces jeunes esprits de peu d'expérience. Il faut aussi dire que les gens raffolent de ces histoires d'épouvante.

— Ce cheval est sûrement intelligent. Je crois qu'il sait y faire pour ouvrir et fermer les portes, lance le jeune Abel Lavoie.

— À ce compte-là, les souris sont aussi intelligentes ajouta la petite Philomène. Elles se fauillent dans les armoires par les murs.

— Moi, je crois qu'il couraille avec les lutins, ajoute la grand-mère Bernier sur un ton solennel.



À ces mots, certains raidissent le cou et la peur envahit subitement les visages. C'est que la mère Bernier est une femme très écoutée et respectée à Prologue. Un grand silence s'installe sur le groupe.

— Là je vous ai bien eu, ajoute-t-elle finalement, en riant à gorge déployée. Vous croyez vraiment n'importe quoi!

Les jeunes rient jaune, car ils trouvent la farce un peu dure à avaler.

— Ouais! On dira ben ce qu'on voudra, c'est louche cette affaire-là, ajoute Salomé Simard, dont le visage est tendu comme une peau de tambour.

Et voilà que la petite Philomène se colle contre la jupe de sa mère.

— Maman, est-ce que le cheval du docteur est pris du diable ?, demande-t-elle.

— Vous pourriez pas parler d'autres choses! Vous voyez pas que vous effrayez la petite avec vos sornettes.

On reprend le travail lentement en silence. Le lin crie et se tord sur les braies. Voyant la tension monter, Bernard fouette sa poignée de lin sur le rebord de la braie et lance d'une voix criarde :

— T'inquiète petite, je vais le faire partir avec mon fouet s'il se montre le nez, ce diable de malheur. Et si des lutins veulent prendre ton cheval de bois, voilà ce que je vais leur faire.

Et l'homme se faufile entre les braies et donne des coups de sa tignasse de lin sur les fesses des autres jeunes. Cela provoque les rires de la petite Philomène et tourne vite en mêlée générale où chacun taquine celui ou celle qu'il préfère. La « grilleuse » en oublie son feu qui devient trop fort et voilà que deux grosses gerbes mises à sécher prennent feu.

— Holà ! Holà ! les gamins, cessez vos pitreries, vous voyez pas que vous me dérangez dans mon travail.

On s'amuse et on se moque des malheurs de la grilleuse qui se vante depuis toujours de ne jamais se laisser distraire. Faut croire que toute cette conversation lui a retourné les sens à elle aussi.

Comme à l'habitude on termine la journée par une veillée de danse. On se demande comment ces gens peuvent encore danser après une journée si éreintante. Faut dire que le violoneux sait y faire et que la jeunesse en a dans le corps ! Et le diable, c'est pas trop tôt, prend congé des pensées de nos gens !

C'est ainsi qu'à chaque année, on prépare le lin. C'est loin d'être fini, le lin devra subir d'autres traitements avant d'être tissé puis utilisé pour fabriquer la lingerie de la maison comme les draps, torchons à vaisselle, serviettes, linges de table, nappes, essuie-mains, de même que la garde-robe d'été de chacun des membres de la famille.

Augustin Lebeau, journaliste



Légende de Saint-Pierre-de-Sorel

LE CHEVAL CHANGÉ EN SERPENT

Il n'y a pas toujours eu une église à Saint-Pierre-de-Sorel; les gens se rendaient ailleurs pour faire baptiser les enfants, se marier ou se faire enterrer. Un jour cependant, ils décidèrent d'en bâtir une, mais ils se demandaient bien comment charroyer la pierre, car les chevaux étaient rares dans ce temps-là.

Un matin, de bonne heure, le curé vit sur la grève un beau cheval flambant noir. Comme il lui avait passé la main sur la croupe et que le cheval n'avait pas bougé d'un poil, il l'amena au village.

Quand les hommes arrivèrent pour travailler, le curé leur dit: «Tiens, je vous ai fait venir un maître cheval; servez-vous-en pour charroyer la pierre, mais ne le débridez jamais; même pas pour le faire boire».

D'un voyage à l'autre, les hommes comblaient la charge, à tel point que les voitures n'étaient pas assez fortes pour résister. C'était toujours le même homme qui le menait, mais un jour qu'il n'avait pas pu venir travailler, celui qui prit sa place pour mener le cheval n'écoula pas les recommandations du curé. Quand il amena le cheval près du fleuve pour le faire boire, celui-ci refusa; le gars se dit alors: «je vais le débrider, c'est sa bride qui le «bâdre». Comme il la débouclait, pouich ! le cheval se transforma en serpent et entra dans les eaux du fleuve. Les hommes continuèrent de maçonner l'église, mais il manque toujours une pierre sur la façade.



Légende de Trois-Pistoles, Rivière-du-Loup

LES LUTINS EN CARRIOLE

Les lutins du Bas-du-Fleuve étaient rendus si hardis que les enfants devaient cacher leurs chevaux de bois pour les empêcher de s'en servir la nuit. De plus, ils avaient même découvert comment atteler les chevaux, car ils aimaient bien mieux se promener en voiture qu'à dos de cheval. Le père Lévesque essayait depuis longtemps de les prendre en train de voler son cheval, mais il ne réussissait jamais. Un soir d'été, il se rend dans la «batterie» de sa grange surveiller les lutins, puis il décide de se cacher sous les couvertures, dans le fond de sa carriole. Il pensait bien les surprendre lorsqu'ils viendraient pour atteler le cheval sur le boghei. Mais comme tout était calme, il s'y endormit.

Soudain, le père Lévesque fut éveillé par un bruit d'eau qui éclaboussait le garde-mottes avant de la carriole. Il sortit alors la tête des couvertures, et s'aperçut qu'il était rendu en plein milieu du fleuve.

— Cré maudit!

Se voyant parti en mer dans une carriole conduite par les lutins, la peur le prit. Mais ce n'était pas le temps de «débarquer», aussi resta-t-il caché. Il entendait parler les lutins qui s'en allaient veiller l'autre bord du fleuve, attirés par les lumières de Tadoussac qui brillaient sur l'eau. Ils s'en allaient «franc nord», mais ayant aperçu un petit feu sur le bout de l'île-aux-Lièvres, ils «tirèrent à dia» pour aller voir. Arrivés sur le bout de l'île, ils rencontrèrent leurs amis qui leur servirent alors un bon steak de chevreuil. Le père Lévesque, lui, ne montrait pas le bout de son nez; il attendait qu'ils reviennent prendre les «cordeaux». Comme les lutins de l'île-aux-Lièvres se rendaient aussi veiller sur la Côte Nord, ils prirent ensemble une «bauche» et le temps perdu fut vite rattrapé.

Arrivés à Tadoussac, ils donnèrent une bonne portion d'avoine au cheval puis partirent s'amuser. Le père Lévesque saisit alors sa «bouteille de miquelon» qu'il tenait toujours cachée sous le siège de sa carriole, la «calla» d'un trait puis s'endormit. Il ne sut jamais ce qui se passa ensuite, car il ne se réveilla qu'une fois revenu dans sa batterie, à la barre du jour. C'est à ce moment-là qu'il reçut un bon coup de pied dans les fesses et qu'il entendit une petite voix ricaneuse lui dire :

— Tiens, ça t'apprendra à fourrer ton nez dans les affaires des autres.



Légende d'Arthabaska

LE CHEVAL DU CURÉ MARCHE SUR L'EAU

Par un soir du mois d'avril, alors que le curé d'Arthabaska fumait calmement sa pipe avant d'aller se coucher pour la nuit, il entendit frapper à la porte. Il reconnut le fils d'un colon malade qui demeurait au fond de la paroisse. «Le messenger a dû venir à la course, se dit-il, car il est exténué ».

Pourtant, le jeune homme lui dit être parti depuis longtemps pour venir chercher le prêtre qui administrerait le sacrement d'extrême-onction à son père; mais son cheval ne voulait pas avancer et lui avait échappé à quelques reprises.

Le curé attela son propre cheval et il se mit aussitôt en route. Mais voici que ce cheval-là, lui non plus, ne voulait pas trotter, qu'il cassa ensuite son attelage pour finalement se blesser à une patte. Le jour arriva avant que le voyageur n'ait encore atteint la rivière.

Lorsqu'enfin arriva le moment de franchir la rivière sur la glace, le curé s'aperçut qu'elle était «à l'eau claire». Pourtant, le midi, il l'avait bien vue recouverte de glace. Le prêtre réalisa alors que c'était le Malin qui mettait tout en œuvre pour que le malade meure sans se confesser. À partir de ce moment, tout changea: l'abbé sortit son crucifix de sous sa soutane et l'éleva à bout de bras; aussitôt le cheval partit au galop, descendit l'écart de la rivière et s'élança sur les eaux qui prirent l'aspect d'un champ de glace. Et c'est ainsi qu'il réussit à atteindre le moribond quelques minutes seulement avant qu'il n'expire.



École de conduite

Prologue, samedi 11 octobre 1851

La vie de jumeaux n'est pas toujours facile... Surtout lorsqu'on est de faux jumeaux c'est-à-dire qu'on ne se ressemble pas comme deux gouttes d'eau. Michel Martin dit Tudor pourrait vous en raconter un bout là-dessus! Qui croirait que ce grand « fouet » est né du même sein le même jour que son frère François-Régis. Ah ! La nature est parfois bien ingrate : l'un attrape tout alors que l'autre n'a que des miettes. Je me demande si ce « dépareillage » entre jumeaux n'est pas le résultat d'une bataille livrée dans le ventre maternel : au plus fort, la poche ! François-Régis a peut-être tiré plus que sa part.

— Tu vas conduire la charrette Michel. Il faut ben que t'apprennes un jour. Ton frère sait déjà s'y prendre. C'est à ton tour. On s'en va au moulin de ton oncle.

C'est le branle-bas. La jument est attelée et le père charge le « berlot » de blé.

— T'inquiète pas, c'est pas compliqué, j'ai ben réussi à le faire, lance le jeune François-Régis à son jumeau Michel.

— Je réussirai jamais à m'en aller tout droit. Je suis certain que la jument va s'énervner quand elle va me voir avec les guides. Ça m'énervne! Et pis, pourquoi faut-il que je fasse tout ce que tu fais? On peut pas être bon dans tout. Moi, je suis bon à l'école et toi t'es bon sur l'ouvrage de la ferme. Tu veux devenir habitant et pis moi je veux devenir médecin. Quand est-ce que le père va comprendre ça?

— Allons ! Tais-toi la « mémère ». T'auras qu'à les tenir les rênes. La jument connaît le chemin par cœur. Y a belle lurette qu'elle est domptée. V'là le père, prépare-toi et cesse de te plaindre.

C'est bien à contrecœur que Michel s'empare des guidons, donne un coup sec et crie de toutes ses forces « Hue donc la belle ».

— Hé ben mon gars, on dirait que t'as fait ça toute ta vie, remarque Monsieur Martin en se tournant vers son fils. On va ben finir par faire un homme de toi.



Il n'en fallait pas plus pour que le jeune garçon perde toutes ses craintes et bombe le torse. Voilà qu'il veut maintenant épater la galerie et qu'il relâche légèrement les guides. Apocalypse, baptisée ainsi parce qu'elle est née un soir d'orage particulièrement violent, accélère le pas. Elle aime la vitesse. Imprudent et sans expérience, le jeune Michel relâche encore les guides. C'est trop. Apocalypse sent la liberté et se met à galoper à vive allure.

Avant même que quelqu'un ne puisse réagir, la charrette file à toute allure.

— Woouooooooooo doucement, crie le père.

Trop tard, la roue arrière de la charrette heurte une pierre. Elle se brise et François-Régis est éjecté dans les airs avec le « berlot » de blé. Le père attrape vivement les rennes et arrête l'animal qui est déjà aux abords du moulin.

Dans la cour du moulin, cinq chevaux attendent paresseusement la fin de la mouture. L'un d'entre eux y va de hennissements aigus, effrayé par le tapage.

Le meunier apparaît, la «manivolle» plein le visage et crie :

— Rangez-vous! Il y a du monde, mais il n'y a pas de soin! La journée est jeune!

C'est alors qu'il aperçoit son neveu étendu sur le chemin. Il court vers lui et l'aide à se lever.

— Aie, ma jambe, doucement mon oncle.

Une fois dans la «salle des habitants», là où on laisse libre cours à tous les potins du village, aux derniers mauvais coups des « ratoureux » et aux suprêmes exploits des maquignons, Michel, tout excité par ce qui vient de se passer, raconte dans les menus détails l'accident qu'il impute évidemment au mauvais état de la route.

De leur côté René et Magloire ont rassuré les habitants et calmé les chevaux. Ils échangent quelques mots.

— Avec cet accident, j'aurai pas de surplus pour me faire de la bonne bière à la brasserie des Ducharme, se plaint René Martin à son frère.

— T'en fais pas pour ça, je t'en donnerai un peu. Je te dois ben ça, après tout, t'es mon frère, lui répond Magloire.

Remis de leurs émotions, ils reprennent le chemin du retour. D'ordinaire, quand le père et les jumeaux reviennent du moulin, toute la famille se presse à la porte. Vous pensez bien que quelqu'un guettait le retour de l'attelage.

— Nous apportez-vous de la belle fleur, au moins ? Est-elle blanche ? demande Julienne, ignorante des derniers événements

Augustin Lebeau, journaliste



Rebelle ne veut pas rentrer au bercail

Prologue, dimanche 12 octobre 1851

Avez-vous déjà remarqué comme les animaux ressemblent à leur propriétaire ? Oh ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : je ne parle ni des cochons ni des poules ni... Je parle des chevaux, de la monture de tout un chacun. Prenez Fri et Mousse, les deux vieux chevaux à Trefflé Bellerive, le passeur du bac : ils gémissent et ne marchent pas plus vite que le bac à Trefflé ne glisse sur la rivière Serpentine. Prenez Lancette, la monture du docteur Harris, qui entre chez l'habitant comme dans un moulin. Pour un peu, Lancette se permettrait de soigner les rhumatismes et d'administrer des potions ! Et Rebelle, le cheval si bien nommé de Gonzague Prologue, fier comme un paon... Comme son cavalier ! Hum ! Hum ! Rebelle qui joue les grands seigneurs. Pour un peu, Rebelle aurait son banc à l'église avec les autres notables du village !

Comme chacun le sait, l'île aux Fermiers, cette terre communale mise à la disposition des censitaires par le seigneur Prologue, est fermée depuis la Saint-Michel. Or, tous les animaux sont retournés chez leur propriétaire, sauf Rebelle comme de coutume. Cet étalon a de nouveau pris goût à la liberté et ne veut tout simplement pas rentrer au bercail. S'il s'agissait de MON cheval, on ne manquerait pas de me railler.

Moi, je lui apprendrais à ce Rebelle : laissez-le paître jusqu'au pont de glace... Et l'année suivante, Rebelle serait doux comme un agneau. Au lieu de cela, nous fêtons aujourd'hui comme à chaque année, la battue du Rebelle sous l'œil amusé du seigneur Prologue, fier de sa bête délinquante.



À la sortie de l'église, quelques volontaires se présentent donc au rendez-vous. Le seigneur apprécie cette collaboration de ses censitaires. C'est en chantant et en riant que le petit groupe se rend au quai de Prologue. Une fois sur l'île, ils devront encercler l'animal et le refouler vers le bac où on lui mettra la bride. Nous sommes dix-neuf. Le doyen Joseph Couture mène le bal. Les deux garçons d'écurie sont aussi de la partie. Pour le jeune palefrenier Hamelin, ce sera un bon exercice de réchauffement. Pas facile d'amadouer cette canaille de Rebelle !



John Stanley, l'intendant du seigneur, dirige les opérations. Ses ordres, traduits dans un français boiteux, ne manquent pas de faire rire. D'ailleurs, on comprend mieux lorsqu'il parle en anglais, mais ce n'est pas aussi comique! Mû par une sorte de fair-play, la légendaire courtoisie britannique, il ne manque jamais « d'envoyer » une phrase en français : « Nowbliez pas vos, cette la chevaux amoureux de senior Gonzague. » Le cheval « amoureux »... de Gonzague. On riait aux larmes. Surpris de cette attitude, l'intendant demande à son fils Peter de quoi il retourne. Son fils hausse les épaules et on en reste là.

Maurice Leblanc et Dominique Lavoie retrouvent l'étalon en amour de liberté à la pointe ouest de l'île. Avec leur sifflet, ils demandent l'aide des autres. Les hommes arrivent un à un et, quinze minutes plus tard, la battue commence.

Les rabatteurs se tiennent par la main et repoussent l'animal jusqu'au bord de l'eau. Ferdinand Bergeron et Bernard Hamelin s'approchent de la bête, lui parlent et tentent de lui passer la bride. Peine perdue. Le cheval, affolé, ne reconnaît personne et risque de blesser par mégarde ceux qui s'approchent de trop près. À chaque tentative, il s'échappe. On reprend le manège à plusieurs reprises, mais rien n'y fait. Rebelle se dérobe, s'ébroue, caracole, s'emballe, piaffe, rue, trépigne, regimbe, virevolte, se cabre.

Les hommes se regroupent et tiennent conseil. Les plus vieux sont d'avis d'amener sur le terrain de la commune des chevaux frais et dispos qui entraîneront peut-être l'indocile avec eux.

D'autres font valoir qu'un cheval blanc a le don de se faire suivre de ses semblables. Les plus jeunes, de guerre lasse, proposent de laisser plutôt l'effronté à lui-même. C'est d'ailleurs cette dernière solution qui est retenue, car, il est déjà l'heure du souper et l'insolent Rebelle brave encore les habitants.

Le soleil tombe vite à l'horizon et les hommes, penauds, rentrent chez eux. Pendant ce temps, sur l'île aux Fermiers, un animal arrogant et sans-gêne hennit de plaisir.

Augustin Lebeau, journaliste



Disparition du pupitre

Prologue, mercredi 15 octobre 1851

C'est une bien lourde tâche pour une seule institutrice que de s'occuper d'une classe de cinquante enfants de tout âge. Aussi, mademoiselle Tremblay a accepté ce poste en posant ses conditions. Elle veut appliquer un système dans lequel chacun a une responsabilité, y compris les plus petits. Elle entend bien ne pas tarder à le mettre en place dans la classe.

C'est pourquoi Mathieu et Vitaline Martin dit Tudor arrivent avant les autres. Leur tâche est importante : Mathieu est responsable du groupe des écoliers de 6 ans et Vitaline, sa sœur jumelle, des écoliers de 7 ans. Ils doivent aider la maîtresse à préparer les activités de ces deux groupes pour la journée, ils doivent aussi terminer les corrections de la veille.

— Mademoiselle! mademoiselle! s'écrie la jeune Vitaline.

— Mon Dieu, que se passe-t-il Vitaline? On dirait que tu viens de voir une apparition.

— Je dirais plutôt une disparition lance Vitaline en invitant mademoiselle Tremblay à entrer. Voyez vous-même mademoiselle, ajoute-t-elle en montrant du doigt le devant de la classe.

— Ça parle au diable, où est passé mon bureau ? Ben voyons donc ! Pourtant la porte était verrouillée et moi seule et les commissaires avons la clef. Qui a bien pu faire ça ? J'espère que ce n'est pas un mauvais coup des «éteignoirs». Mon Dieu, qu'allons-nous faire ?

Décidément, les récentes chaleurs de l'été des Indiens tapent sur le ciboulot d'esprits tordus et malicieux. Faut-il être désœuvré pour voler le pupitre de madame l'institutrice! Vous avez bien lu : le pupitre. Voler un pupitre ! Faudra-t-il enchaîner les pupitres ou les clouer au plancher? Vraiment, quelle idée!

Et puis, on ne sort pas un pupitre dans son mouchoir de poche. Il faut être au moins deux pour soulever le meuble et le porter dans la charrette. Et que pourrait bien en faire un habitant sinon du bois de chauffage ?



À qui peut bien profiter ce crime ? Aux enfants, certes. On leur a donné congé pour la journée. Mais il ne sera pas dit que des plaisantins feront la pluie et le beau temps avec l'école. Mademoiselle Tremblay affirme haut et fort qu'il faut retrouver les coupables.

Le curé Chandonnay et les commissaires arriveront sous peu pour tenter de faire la lumière sur ce mystère.

Voilà un événement bien curieux qui fera jaser tout le village, car les écoliers ne tarderont pas à imaginer toute une histoire, grossie et colportée ensuite par les commérages.

Le plus fâcheux c'est qu'il faudra bien acheter de nouveaux cahiers d'écriture... Et sans doute un nouveau pupitre pour notre institutrice.

Augustin Lebeau, journaliste



Maxime à l'école! En quel honneur ?

Prologue, vendredi 17 octobre 1851

Ce matin, il y a affluence à l'école. Vous pensez bien que je ne pouvais rater l'occasion de m'y pointer pour prendre les dernières nouvelles. Et bien! Je n'étais pas le seul homme dévoré de curiosité : de nombreux enfants qu'on ne voit que bien rarement étaient présents. Comme quoi, on n'attire pas les mouches avec du vinaigre! Un peu de miel renversé, un petit mystère, et voilà autant de curieux tournoyant autour du dégât!

Parmi eux, le grand Maxime. Bâti comme une armoire à glace, Maxime est un phénomène de la nature et une force brute crépite en son for intérieur.

Admirateur de l'homme fort Jos Montferrand, il n'est pas dit qu'il ne suivra pas les traces de ce géant. En attendant, Maxime passe le plus clair de son temps sur la ferme familiale. Il se fait des bras en exécutant les sales besognes habituellement réservées aux « engagés ». Pour son père, ce fils est un véritable cadeau du ciel.

Je vois bien que Maxime n'écoute pas la leçon de géographie. Ses connaissances géographiques se limitent aux bornes des terres de son père. Le reste du monde est un grand vide, un trou noir et pourtant il ne semble éprouver aucun vertige, aucun regret devant son ignorance. Maxime aime son tout petit coin de pays, son lopin de

terre. Pourquoi faudrait-il apprendre des noms de villes étrangères où l'on ne mettra jamais les pieds? Je me posais les mêmes questions lorsque j'étais écolier... Comme tous les enfants du monde, j'imagine!

En fait, Maxime est distrait et regarde par la fenêtre. Dans son souvenir, le bureau de la maîtresse est beaucoup trop gros pour passer par cette fenêtre. Comment diable a-t-on pu le sortir de l'école ? Cette question le hante et il ne s'est pas aperçu que tous les enfants le regardent.

Mademoiselle Tremblay l'interroge et le grand Maxime est toujours dans la lune. Surpris par une question de l'institutrice, il lui demande poliment de répéter. C'est l'astuce classique de l'élève voulant profiter d'un délai supplémentaire avant de répondre. Contre toute attente, Maxime répond correctement et sans cafouiller. Ce « petit » a vraiment tous les atouts dans son jeu : grand et fort, vif et intelligent, sensible et posé... il m'impressionne. Paraît que ses parents veillent au grain et lui font l'école le soir à la



maison. « Quel dommage qu'il ne vienne pas plus souvent en classe! » me confiait d'ailleurs mademoiselle Tremblay. Je comprends maintenant.

Avant la fin de la classe, l'institutrice demande l'attention de tous les enfants.

— Monsieur Cadotte, notre inspecteur des écoles, doit venir au village ce 21 octobre. J'aimerais que pour l'occasion, vous soyez tous présents en classe. Il faut faire honneur au village, faire honneur à vos parents.

— J'aimerais aussi que vous soyez attentifs à tout ce qui pourrait être dit sur la disparition de mon pupitre. Je n'aurai jamais assez de mes propres yeux et oreilles pour découvrir les coupables. Et puis, il faudrait absolument le retrouver avant que l'inspecteur ne vienne. Que pourrait-il penser d'une telle histoire ?

Monsieur le curé Chandonnay a beau prier Saint-Antoine-de-Padoue, le patron des objets perdus, je ne suis pas sûr du résultat. J'ai davantage confiance en l'essaim d'écoliers qui parcourt et fouine dans tous les recoins de la seigneurie.

Pour ma part, je vais faire ma petite enquête. Dès que j'ai du nouveau, je vous en ferai part.

Augustin Lebeau, journaliste



Le pupitre dans le moulin à scie

Prologue, dimanche 19 octobre 1851

Les jeux d'enfants ne cesseront jamais de m'étonner. Car les enfants font exactement les mêmes jeux que de mon temps! Les mêmes bêtises, les mêmes plaisanteries, les mêmes effronteries et, pourtant, ils croient être les premiers à s'amuser ainsi. Et c'est justement cela qui me fait sourire. Mais je souris toujours un peu tristement en enviant ce petit bonhomme qui met toute son habileté à sauter dans les flaques d'eau! Je pense alors à ma propre enfance disparue. Ah! chers enfants, ils n'ont jamais assez de plats pour s'y mettre les pieds!

Tenez, j'étais du côté du moulin à scie lorsque je fus témoin (bien malgré moi!) d'une enlevante aventure d'espionnage. À plat ventre dans le foin fou, une bande d'enfants épiaient les inséparables Édith Desrosiers et François-de-Sales Simard. Pour m'amuser et ne pas gâcher leur aventure, je me suis aussi

dissimulé dans le foin. Imaginez un peu la scène :

une bande de jeunes écornifleurs épiée par le très sérieux Augustin Lebeau. N'avais-je pas autre chose à faire en ce beau dimanche? S'il fallait qu'on me découvre que pourrais-je bien raconter? Et j'aurais mis ma main au feu que cette petite bande attendait en fait le baiser du couple d'amoureux. Alors, ils sortiraient triomphants de leur cachette en chantant « Les amoureux sont seuls au monde, les amoureux sont seuls au monde » et détaleraient comme des lièvres.



En vérité, l'après-midi fut bien longue pour les curieux.

Ce n'est pas pour s'embrasser, mais bien pour se faire la lecture que nos deux moineaux se fréquentent. L'un lit pendant que l'autre, les yeux fermés, se laisse dériver au fil des péripéties. Quelle déception pour mes rusés espions qui espéraient une histoire plus «croustillante»!

Soudain, Édith et François se relèvent, se prennent par la main et regardent autour d'eux. J'entends mes petits Apaches pouffer de rire, prêt à bondir hors des buissons. Pour bondir, il leur faut bondir, car le supposé couple d'amoureux fonce vers le village. Le portrait de la poursuite est comique : devant, François-de-Sales et Édith qui vont main dans la main et derrière, quatre écornifleurs qui les suivent se cachant derrière les arbres ou se jetant précipitamment par terre afin d'éviter d'être découverts par les « amoureux ». Enfin, moi-même à la traîne. Je dois me dissimuler des poursuivis ET des poursuivants!

Se sentant sans doute traqués, les amoureux accélèrent le pas. Surpris, nos quatre espions en herbe ne peuvent les rattraper sans risquer de se faire démasquer. Ils se regroupent, penauds, derrière le moulin, dans la cour à bois. Assis sur des billots, ils font le point. Je peux enfin mettre des noms sur ces mystérieuses silhouettes. Il y a là Clarisse Tremblay et son frère Nicolas de même que les frères d'Édith Desrosiers Marc et Bernard. Coquins de frères!

Finalement, ils décident de visiter les lieux. Rien de plus facile, les fenêtres sont ouvertes. Bernard se glisse le premier. Clarisse l'imité, mais un grand cri sème l'effroi parmi le reste de la troupe.

— Le pupitre... le pupitre, finit par articuler Bernard.

Clarisse Tremblay n'en croit pas ses yeux. Blanche comme un drap, elle s'approche de l'objet et le touche pour s'assurer que ce n'est pas une illusion. Puis, Clarisse ouvre l'un des tiroirs et retrouve intacts, les devoirs que les enfants avaient remis à mademoiselle Tremblay la veille de la disparition.

Bernard Desrosiers, le frère de la jeune Édith, ouvre alors la porte du moulin pour permettre à Germain et à Marc Desrosiers de venir constater la découverte. Pendant un court moment, le silence plane sur le moulin. Puis, c'est un déluge de mots! Tous parlent en même temps.

Enfin Clarisse claque dans ses mains pour exiger le silence. Elle propose de courir au plus vite au village pour avertir la maîtresse. S'ensuit une course effrénée où Marc, tout essoufflé, arrive le premier sur le pas de la porte de la maîtresse.

— Mademoiselle... Mademoiselle... Un miracle est arrivé.

Mademoiselle Tremblay ouvre la porte en se demandant quel petit effronté vient la déranger. Elle voit déferler le reste de la troupe. Clarisse, trop énervée pour regarder où elle pose les pieds, ne peut éviter une petite racine située juste devant la porte et trébuche dans les bras de la maîtresse.

— Oh! que se passe-t-il, demande mademoiselle!

— Le pupitre... Le pupitre.

— Prenez votre temps et expliquez-moi tout. Avez-vous retrouvé mon pupitre ?

Aux signes approbateurs des enfants, elle comprend vite.

— Quel bonheur! vite, organisez-moi une corvée. Allez chercher les plus forts et ramenez-moi ce pupitre à sa place avant que ne je sois la risée de tout le village. Demandez au grand Maxime, il nous règlera cela avec discrétion.

Deux heures plus tard, le pupitre trône sur sa tribune comme s'il ne l'avait jamais quitté. Et je me demande bien où les lutins feront la classe dorénavant!

Augustin Lebeau, journaliste



La visite de l'inspecteur Cadotte

Prologue, mardi 21 octobre 1851

Il me semble que je n'ai jamais passé autant de temps à l'école depuis ma tendre enfance. Quel plaisir que d'user ses fonds de culotte sur un banc d'école. Le bonheur! Pas de courses folles pour gagner sa croûte, pas de cris et de larmes à faire tourner les lourdes presses de La Jasette, pas de chicanes avec des paysans grincheux... Ah!

Et puis, le clou de l'année scolaire : la visite de l'inspecteur Cadotte. Tout un personnage, ce monsieur! Je n'ai jamais manqué une seule de ses visites. Et ma foi, tous les enfants en ont fait autant. Astucieux, ils connaissent la vieille coutume du congé de classe après la visite. Ainsi, ils se rendent à l'école comme de bons écoliers tout en sachant qu'ils ne feront rien de la journée, sinon d'écouter sagement l'histoire de l'inspecteur.

Les élèves, tous assis et silencieux, guettent l'entrée de Mathurin Cadotte. Les plus jeunes enfants craignent le monsieur tant les plus vieux se sont ingéniés à en faire le «Bonhomme sept heures» des écoliers, une sorte de bourreau venu poser de redoutables questions. Et Cadotte y met les formes : il entre droit comme un piquet, sérieux comme un pape et s'avance très lentement jusqu'à l'avant de la classe. Le supplice se poursuit : il salue brièvement la maîtresse et promène son regard pénétrant sur chacun des enfants. On pourrait entendre une mouche voler tant la classe est silencieuse.

Et puis, soudain, il brise la glace : « Écoutez bien, je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée quand j'avais votre âge ». Ça ne rate pas! Son petit numéro est bien réglé. Et voilà monsieur Cadotte, qui va raconter un de ses souvenirs d'enfance. M'est avis qu'il en invente un peu notre inspecteur, mais c'est pour une bonne cause, parole de Lebeau! Alors, d'une voix posée, il commence :

— Un jour, une de mes sœurs est engagée par les commissaires pour faire l'école; je n'avais que quelques arpents à marcher pour m'y rendre. Le jour de l'ouverture de l'école arrive. En partant, ma sœur me dit: « Tu ne t'en viens pas avec moi? ». Je ne réponds pas. Neuf heures sonnent à la grosse horloge de bois. Maman me dit vivement: « Que fais-tu là? L'heure de l'école est sonnée. Vite, dépêche-toi. » Je réponds d'un ton de petit-maître : « Je ne vais pas à l'école de ma sœur; j'en sais aussi long qu'elle et autant que n'importe lequel de nos voisins qui ne sont pas des fous. »

Maman ne dit rien. Elle jette sur sa tête son chapeau de paille aux larges bords et gagne la grange où papa travaille. Je prends mon sac de livres et je pars pour l'école en faisant des pas bien courts. Papa me crie d'arrêter et me dit d'un ton sec : « Nous avons une horloge à la maison qui indique l'heure; chaque matin tu partiras à 9 heures moins 10 pour l'école, ou bien j'irai te mener avec une hart, entends-tu? »



Je me rends à l'école en bougonnant. Après l'invocation à l'Esprit-Saint, ma sœur dit quelques mots d'introduction à ses élèves :

— Mes chers élèves, c'est avec plaisir que j'ai accepté de faire l'école ici à des enfants que je connais et qui me connaissent. J'espère que vous serez bien sages.

Je l'interromps en disant :

— Oui, MOUMAN, nous serons bien sages.

Deux de mes petits compagnons éclatent de rire.

— Mathurin Cadotte, me dit-elle, tu me respecteras comme les autres.

— Mais je vous respecte aussi; je vous appelle MOUMAN.

— Prends tes livres et passe la porte, mon effronté!

— Oui, MOUMAN, c'est ce que je veux.

Sortir d'une maison est chose facile, mais comment rentrer dans une autre sans certificat? Telle est la première idée qui me pique l'esprit au seuil même de la porte de sortie. Comment rentrer chez moi ? Mon père est là. Je prends le parti d'aller passer la journée dans un champ de bleuets à deux milles de chez nous. Je prends mon dîner aux bleuets. La faim me ramène à la maison tout tremblant; la famille est attablée en train de souper.

— Mon fils, tu n'as pas soupé. Viens prendre ta place accoutumée, près de moi, dit mon père d'une voix douce.

— Je n'ai pas faim, dis-je.

— Viens, viens, il faut manger pour vivre, mon enfant.

Je me rends finalement à sa demande. J'aperçois dans un coin une belle hart de merisier vert. Quel fouet redoutable! Mon père dit à ma sœur (la MOUMAN de l'école) :

— Va donc lui chercher des confitures et une bonne tasse de sirop d'érable.

L'idée me vient alors qu'on commençait par du sirop d'érable, mais qu'on finirait par du «jus de merisier». Après la prière et le chapelet, mon père m'appelle. Pour toute réponse, je baisse la tête et me place un doigt sur les lèvres.

— Apporte ta chaise et viens t'asseoir près de moi, devant ce bon feu de cheminée. La nuit est fraîche; il faut se défier du serein du soir.

J'apporte ma chaise en marchant bien lentement pour mon âge.

— Va me chercher la hart qui est dans le coin.

— La... la hart?



— Oui, la hart. Es-tu devenu sourd tout d'un coup ?

Mon père prend la hart, la dépose par terre et me fait asseoir.

— Mon fils, me dit-il d'un ton bien calme, tu vas me dire bien franchement ce que tu veux faire dans le monde.

— Je veux faire un habitant comme vous, père.

— Mais sais-tu que pour faire un habitant, il faut travailler bien fort?

— Je peux travailler comme deux hommes, moi; vous allez être surpris.

— C'est bien, mon enfant. Va te coucher pour bien travailler demain. Bonne nuit, mon enfant.

Je me lève lestement et jette un regard victorieux sur le bâton de merisier. En passant devant ma sœur, je lui fais une grimace, en lui disant : « Bonne nuit, MOUMAN ». Le lendemain matin, il faisait encore bien noir quand mon père m'appelle.

— À l'ouvrage, vite.

— Mais il fait noir, papa.

— Je ne te demande pas s'il fait noir ou clair, je te dis de te lever. Puis d'un coup de bras, il me jette au bas de mon lit.

— Après ta prière, tu iras travailler sur la terre de Claude. Il y a 25 arpents de clôture à faire, et 25 arpents de fossé à récurer.

— Combien d'arpents, papa?

— Vingt-cinq. Es-tu sourd?

Je fais ma prière avec un peu de distraction. Papa, ayant fini la sienne, me crie :

— Je ne veux pas de traînants dans ma maison. Tu le sais. Tu ne vas plus à l'école, mon garçon. Tes journées vont commencer maintenant avant neuf heures. Vite, à l'ouvrage.

Je pars. Le lieu de mon travail est à sept arpents de distance. J'ai peur : un ours a été vu dans un champ d'avoine quelques jours auparavant. Me voilà à l'ouvrage. J'essaye d'enlever une grosse perche de cèdre; mes gémissements attirent l'attention d'un gros bœuf malin, gardien du troupeau. Il accourt à la clôture, menace de venir m'attaquer. Perche en main, je l'empêche de sauter. Je sue à grosses gouttes, j'appelle à mon secours mon ange gardien et tous les saints du Paradis. Mes forces m'abandonnent, lorsque je vois arriver papa à cheval, une chaudière au bras.

— Que fais-tu là, mon garçon?

— J'ai peur du bœuf.



— Tu vas faire un drôle d'habitant. Tiens, voilà ton déjeuner. Et il dépose à mes pieds une chaudière fumante.

— Je n'ai pas faim, je ne mangerai pas.

— Un habitant qui ne mange pas devient vite riche. Je te prédis que tu mourras grand seigneur de la paroisse de Saint-Jacques de Montcalm.

Sans plus dire, il reprend la chaudière, remonte en selle et s'éloigne en me disant de garder « Pataud » pour me préserver des bêtes féroces qui veulent détruire l'herbe de mon champ. J'ai envie de dire : « Je vais manger » ; mais quelque chose me retient. Est-ce bien l'humilité ? Je la crois incapable de me jouer un pareil tour. Je regarde mon père s'éloigner. Je crois à chaque instant qu'il va s'arrêter et revenir, mais mon espérance est trompée. Je dois me remettre à faire ma clôture. Plus tard, mon père revient me voir, apportant avec lui une masse de bois d'orme. Il ébranle un piquet.



— Mais, mon garçon, pour qu'une clôture retienne les bêtes féroces, il faut que les piquets soient bien enfoncés dans la terre. Voici une masse et un petit banc pour te permettre de faire ton ouvrage. Puis il s'éloigne. Je monte sur mon petit banc. Le maillet, très pesant, était fixé à un long manche. J'essaye de le soulever jusqu'à la hauteur de ma tête. Il refuse d'aller plus haut et retombe à mes pieds. J'essaye de nouveau. Cette fois, le maillet monte au-dessus de ma tête, un des pieds du banc cède et je tombe avec ma massue dans le fossé boueux que j'avais reçu ordre d'approfondir. Je me jette sur le bord du fossé et me mets à pleurer à chaudes larmes.

Tout à coup, un cri perçant pénètre à mes oreilles.

— À l'ouvrage, mon garçon, ce n'est pas encore l'heure du midi.

Ô douleur ! j'aperçois mon père courant vers moi avec la fameuse branche de merisier en main. Je relève mon buste dans la posture la plus humble. À genoux, je lui dis que je ne suis pas fait pour être habitant et lui demande d'aller à l'école lui promettant que dorénavant, j'allais bien écouter ma sœur.

— Va déjeuner, me dit-il ; tu te rendras à l'école, tu demanderas à genoux pardon à ta sœur. Mais remarque bien

ceci : si tu veux recommencer ton jeu, je recommencerai le mien. Cette fois ce sera définitif.

Après le dîner, je me rends à l'école, demande publiquement pardon à ma sœur qui me dit d'aller prendre mon siège. Elle était à la leçon des règles de trois. L'élève au tableau se montrait au-dessous de sa tâche.

— Qui peut faire ce calcul ?

Je saisis la craie :

— Je multiplie 328 par 4, mademoiselle Lacasse; 4 fois 8 font 32, mademoiselle Lacasse; je pose 2 et retiens 3, mademoiselle Lacasse.

— Achève tes demoiselles Lacasse et contente-toi de calculer, me dit-elle, agacée par ma politesse soudaine. Il n'y avait plus à l'école de MOUMAN, mais une institutrice agréée par mes parents et représentant leur autorité à qui je devais le respect que je lui ai donné ensuite.

L'année suivante je partais pour le collège.

L'inspecteur s'interrompt durant quelques secondes. Son auditoire le dévore des yeux. Il profite de son effet et ajoute :

— Réfléchissez à cela mes enfants. Je vous donne congé de devoir et de leçons pour ce soir. Puis, après un autre silence, il ajoute:

— L'école est terminée pour aujourd'hui, vous pouvez retourner à la maison. Et allez donc méditer un peu à la maison, vous ne serez que mieux disposés demain matin pour reprendre la classe.

Je vous l'avais bien dit n'est-ce pas? Congé pour tous... moi aussi d'ailleurs. J'ai une folle envie de faire l'école buissonnière, car il fait un temps des dieux. Merci monsieur Cadotte!

Augustin Lebeau, journaliste



La disparition de Cornélius

Prologue, mercredi 22 octobre 1851

Une autre disparition troublante est survenue. L'épouvantail Cornélius, celui-là même qui a tant fait jaser et rire les habitants du village s'est volatilisé. S'agit-il du vol d'un brigand de grand chemin ou d'un autre mauvais coup?

Croyez-moi, si ces disparitions continuent, le jour n'est pas loin où c'est tout le village qui disparaîtra! Mais par où, grands dieux? Qu'en pensez-vous? Une disparition, c'est un simple hasard; deux disparitions, c'est une coïncidence... mais trois disparitions, mes amis, c'est un fait! Comptez avec moi : D'abord Lancette, ensuite le pupitre de mademoiselle Tremblay et enfin, Cornélius, un inoffensif épouvantail.

Mais qui donc voudrait de Cornélius? Certes, l'épouvantail est efficace, mais pas vraiment un homme bon à marier! Et pas joli, joli... Il s'agit du fruit de l'imagination farfelue de Alcide Tremblay, un grand « patenteux » du village. Le squelette est constitué de deux branches solides attachées ensemble pour former une croix. Une motte de paille recouverte d'un vieux chapeau en feutre fait office de tête. Vingt grosses plumes d'oie tout ébouriffées, teintées une par une, cernent les bords du couvre-chef.



Sous l'œil avisé de leur père, les enfants ont trempé leurs plumes dans les teintures fabriquées avec des plantes et des écorces : l'hellébore à trois feuilles pour le jaune, le Gallium tinctorium pour le rouge et l'écorce d'érable rouge pour le bleu. Un savant mélange de couleurs n'est-ce pas? Imaginez donc un peu la « bobine » colorée de cet épouvantail et vous comprendrez mieux pourquoi les habitants, les voyageurs et les passants lui ont tant prêté attention!

Et ce n'est pas tout. Les yeux sont de gros morceaux de charbon et la carotte qui représente le nez a été piquée d'un clou qu'aucun moineau ne voudrait adopter comme perchoir! Par contre, je m'étonne qu'aucun rongeur ne se soit encore emparé de la carotte. Pour sûr que ce diable de Cornélius doit faire peur avec son apparence humaine. D'ailleurs, il est chaudement vêtu d'une veste en haillon et bourré de paille pour lui donner plus de brioche, plus de chair. Bref, ce coloré personnage, ce croque-mitaine des champs fait peur tant aux corneilles qu'aux rongeurs de tout crin. Une merveille, vous dis-je!



Chaque jour les enfants de Marie-Louise faisaient une ronde autour de Cornélius, histoire de conjurer le mauvais temps. Ils chantaient en chœur cette comptine :

Cornélius, Cornélius,
Chasse les nuages,
Éloigne la pluie,
Et rend hommage
Au soleil qui luit.

Vous comprendrez que c'est donc avec beaucoup de peine et de larmes que les enfants m'ont rapporté sa disparition. Devrait-on promettre une récompense à celui qui ramènera Cornélius mort ou... vif ? Faudra y jongler. Mais ces disparitions m'inquiètent. Aux dernières nouvelles, je ne suis pas seul à me faire du sang de cochon.

Augustin Lebeau, journaliste



Forge et forgerons...

Prologue, jeudi 23 octobre 1851

Dans nos campagnes, ils sont bien rares les enfants nés avec une cuillère d'argent dans la bouche. Ici, on naît pour un petit pain et on le gagne à la sueur de son front toute la vie durant sur une terre. Toutefois, certains enfants semblent naître avec un don, un talent. Prenez Thimothée Bergeron, le neveu d'Athanase notre forgeron, ce n'est pas avec une cuillère d'argent dans la bouche qu'il est né, mais avec une cuillère de fer! Ce bébé-là n'était pas rose. Non, il est arrivé le teint rougi comme son oncle. Naturellement, c'est dans la boutique de forge qu'il a passé toute son enfance. Pour moi qui ai presque tout vu dans la vie, c'est toujours un spectacle féérique que de me rendre à la forge. Imaginez donc pour un p'tit gars, il considère alors le forgeron comme le Bon Dieu en personne!

De sorte que Timothé Bergeron est maintenant apprenti forgeron pour son oncle Athanase. Du plus loin qu'il se rappelle, il s'est toujours considéré comme l'héritier de la boutique de forge. Il se fait la main (et les muscles!) depuis quelques années. Mais il a toujours désiré une seule chose : prendre la relève de son oncle à la boutique de forge. Il se sent chez lui et sait qu'il est apprécié. Le bruit de l'enclume qui résonne du matin au soir, les odeurs de soufre, la couleur du feu, tout contribue à le rendre heureux. Il est comme un poisson dans l'eau.

Comme son oncle, Thimotée n'est pas bavard lorsqu'il travaille. Athanase pense qu'un bon artisan ne peut parler sans gâcher son ouvrage, car il lui faut toute sa tête. Le jeune apprenti a appris dès sa tendre enfance qu'on ne placotait pas en travaillant. Or, hier matin il a brisé le silence et a confié ses rêves à son oncle. Athanase n'a pas bronché et poursuivait son travail sans dire un mot, comme de coutume. Pas un mot de toute la journée! Décidément, il faut avoir des nerfs d'acier pour parler sérieusement avec le forgeron!

Mais n'allez surtout pas répéter que le bonhomme est ennuyeux comme la pluie et insensible comme une roche. Au contraire, c'est avec beaucoup de bienveillance qu'Athanase parle de son neveu aux habitants c'est-à-dire ses clients. Il vante son travail acharné et, par-dessus tout, le génie qu'il manifeste dans l'apprentissage du métier.



Très tôt ce jeudi matin, les deux hommes sont à la tâche. La période de l'automne est une grosse saison. Ils ont plusieurs patins de voiture d'hiver à remettre en état de glisser. Et ils ont à remplacer les fers plats d'une quinzaine de chevaux par des fers à crampons. Sans ces fers, les chevaux risquent de déraiser sur la glace et se blesser gravement aux pattes.

Il n'y a pas que le changement de fers qui est important! Il y a la façon de le faire. Athanase est reconnu partout, à des milles à la ronde, comme le meilleur. Il a toujours bien ferré les chevaux de ses clients et ceux-ci lui en sont reconnaissants, car ils savent que les chevaux travaillent mieux lorsqu'ils sont bien ferrés.

Le métier n'est pas facile. Il y a tant d'histoires qui circulent sur les incompetents et leur travail bâclé. Parfois, certains habitants doivent abattre un cheval blessé par une vilaine chute sur la glace ou la neige durcie. Heureusement, jamais une telle négligence n'a affecté un cheval traité aux bons soins d'Athanase et de Timothé Bergeron. Nos forgerons ne savent que trop bien l'incalculable valeur d'un cheval durant l'hiver.

Au moment de casser la croûte, Athanase, tout en bourrant sa pipe, s'approche lentement de Timothé et lui demande :

— Étais-tu sérieux hier lorsque tu me parlais de tes projets?

— Ben voyons mon oncle, on a pas l'habitude moi pis vous de se parler pour parler!

— Je suis bien fier de toi, mon gars! Mais moi, je vais te proposer mieux. J'ai un ami qui est armurier-forgeron. Il demeure dans le village d'Oka. C'est du bon monde pis une forge bien établie depuis la Nouvelle-France. Malheureusement, le Bon Dieu a repris son gars l'an passé. Tu me rendrais un service si t'allais prendre du métier avec Jean-Baptiste... Pis, tu te rendrais service à toi aussi mon homme! Aide-toi et le ciel t'aidera comme on dit!

Il tire une longue pipée, lève la tête et expulse lentement la fumée de sa poitrine. Puis, comme s'il avait une révélation à faire, il prend un air complice et ajoute :

— Un gars travailleur et doué comme toi... faut pas que cela se perde! Non seulement tu pourrais travailler comme forgeron, mais tu apprendrais aussi tous les rudiments du métier d'armurier et cela serait très avantageux pour toi.

— Mais! Mon oncle! Je ne veux pas quitter le village! Je suis heureux ici. Je ne peux pas vous laisser tout seul. C'est vous qui m'avez tout appris. Je... Je...

La voix du jeune homme s'éteint sous l'œil d'Athanase qui se rend vite compte du désarroi de son neveu. Il ajoute pour le rassurer :

— Jean-Baptiste est un très bon artisan! C'est aussi un homme de cœur! Tu apprendras plus qu'un métier avec lui! Après ton apprentissage, tu reviendras dans notre village. Je t'attendrai et la boutique sera à toi! Pis moi, je connais pas ce tabac-là. Tu pourrais donc à



ton tour me montrer un peu l'armurerie, les armes américaines, les canons, les alliages, hein? Comme on dit, l'élève finit toujours par dépasser son maître! À condition que tu veuilles bien continuer à travailler avec ton pauvre oncle qui ne veut rien lâcher avant que la vie ne le lâche elle-même!

— Dormons sur cela, mon neveu. Réfléchis à tout cela, rien ne presse. Nous en reparlerons un de ces quatre jeudis...

Pas facile de naître avec une cuillère de fer dans la bouche mes amis! À tout prendre, je préfère ma plume d'écrivain. Que voulez-vous! À chacun son métier et les forgerons seront bien ferrés!

Augustin Lebeau, journaliste



Cornélius est de retour

Prologue, dimanche 26 octobre 1851

Comme de coutume, notre bon curé Chandonnay s'apprête à administrer le sacrement du pardon dans le confessionnal. La confession du dimanche permet d'entreprendre une nouvelle semaine, débarrassé des remords et des odeurs du péché. N'allez pas croire que tous ceux qui vont à confesse sont de grands pécheurs... Oh! Que non. Je crois même que ce sont surtout les petits pécheurs qui se font des scrupules pour des bagatelles. Remarquez bien que le curé, dans le secret du confessionnal, doit parfois en entendre des vertes et des pas mûres et en voir de toutes les couleurs. Malgré cela, il doit toujours quitter le confessionnal avec le même air du bon père de famille. Il ne doit jamais afficher une mine sombre ou, ce qui est bien plus grave, la tête encore toute rouge des péchés entendus. Cela pourrait faire jaser les paroissiens guettant la sortie du confessé...



Cette fois-ci pourtant, monsieur le curé n'a pas eu le temps de mettre le pied dans le confessionnal... qu'il poussa un cri rauque et s'écroula de tout son long sur le plancher. Plusieurs pensèrent qu'il venait de subir un malaise fatal: son visage habituellement rose et angélique était blême et cireux comme un cierge.

Un courageux paroissien, ignorant la règle sacrée d'intimité du confessionnal et considérant les circonstances extraordinaires, s'avisa de pousser la porte : l'épouvantail Cornélius bondit du confessionnal comme un diable à ressort. À son tour, le paroissien, ahuri et estomaqué, s'affala sur le plancher.

Certains paroissiens furent pris d'un fou rire nerveux alors que d'autres voyaient en cette silhouette informe et pittoresque, un envoyé du diable. La surprise passée, je jugeai cette plaisanterie astucieuse bien que de fort mauvais goût. Quelques braves habitants chassèrent sans ménagement l'importun épouvantail de ce lieu sacré.

Bien que fortement ébranlé, monsieur le curé Chandonnay reprit ses esprits en poussant un « Sainte bénite » bien senti.



La messe fut expédiée en deux temps, trois mouvements et même le sermon ne semblait pas à la hauteur des événements. Le curé Chandonnay aurait pu y aller de quelques tirades théâtrales. Au lieu de cela, il se contenta de quelques phrases molles balbutiées du bout des lèvres. Toujours monté en chaire, il adjura le coupable à s'en confesser. Visiblement, notre curé n'était pas dans son assiette.

Pourtant, je crois que monsieur le curé a manqué une belle occasion de se montrer rassurant devant tous ces récents mystères, disparitions et apparitions, qui tracassent ses ouailles. Pour sûr que ce dimanche-là restera marqué dans la mémoire de tous et alimentera les conversations de la semaine.

En attendant, le coloré épouvantail, en quelque sorte victime de sa popularité, est retourné aux champs de Marie-Louise Beaulieu. Je crois qu'on ne le reverra jamais plus comme avant : vedette populaire, il est soudainement devenu une sorte de possédé du diable.

Ah! Si seulement cet épouvantail pouvait parler!

Augustin Lebeau, journaliste



Disparition des cahiers de crédit

Prologue, mercredi 29 octobre 1851

C'est Anabelle qui s'occupe de tenir en bon état les livres de comptes du magasin. Eustache a toute confiance en elle, mais il lui arrive parfois de vouloir vérifier le travail de son épouse.

Le magasin, c'est l'œuvre d'Isidore Lavoie. Avant de mourir, il en a fait donation à son fils Eustache. Mais le contrat prévoyait également des clauses onéreuses pour Eustache. Ainsi, il doit entretenir sa mère sa vie durant et la fournir en bon rhum et en tabac du pays tout au cours de l'année. Il doit également nourrir et loger la vache de celle-ci dans ses bâtiments durant la saison froide.

Madame Simard ne veut pas demeurer avec son fils. Elle a ses habitudes et dit qu'elle a besoin de tranquillité. Cela ne l'empêche nullement de prêter main-forte au magasin lorsque la situation l'exige. Elle aime aussi travailler avec sa belle-fille avec qui elle entretient une certaine complicité.

Au magasin, la vérification des comptes se fait traditionnellement à la Toussaint. Pour les deux femmes, c'est une journée très spéciale. Elles ont ensemble un secret et les livres de comptes sont les gardiens silencieux de ce grand secret. Mais, c'est aussi une journée triste et chargée de craintes pour Marie-Claude. Elle a dans l'idée que les morts profitent de cette journée pour se faire remarquer. Elle pense bien sûr à Isidore et elle a le sentiment qu'en ce 29 octobre 1851 il prépare quelque chose de pas très catholique.



Elle tait ses peurs à sa bru, car elle ne veut pas faire les frais des taquineries de son fils et de son épouse qui ne partagent pas ses superstitions.

Il y a déjà eu d'autres petits marchands qui se sont établis dans le village, mais aucun n'est resté! La population de la seigneurie n'est pas assez nombreuse pour justifier l'établissement de plusieurs marchands.



Eustache Lavoie a la réputation d'être très rigoureux lorsqu'il exige le paiement de ce qui lui est dû. Il accepte bien sûr les paiements en produits agricoles et même en bois, car il n'a pas vraiment le choix.

Les espèces sonnantes sont rares dans le village et les produits de la terre, de la forêt et de l'artisanat domestique servent souvent de monnaie d'échange entre le marchand et les habitants. Eustache va rencontrer des marchands de blé et de bois pour leur vendre, avec un profit non négligeable, les stocks qu'il a accumulés dans ses bâtiments.

Il faut ajouter que bien des personnes dans la seigneurie croient que le marchand tire profit de la situation et qu'elles payent trop chèrement les articles de manufacture dont elles ont besoin tout au cours de l'année. Ainsi, aux yeux de plusieurs, monsieur Lavoie n'est qu'un pingre.

Mais, il n'y a pas d'autre marchand à des lieux à la ronde, le plus près est bien à une dizaine de « pipées » de distance.

La présence d'Anabelle et de sa belle-mère Marie-Claude égaye tellement les lieux que les habitants en oublient leurs récriminations contre Eustache.

Ce matin-là, les deux femmes doivent vérifier les livres de comptes avec Eustache.

Catastrophe! Catastrophe! Les livres de comptes, rangés la veille dans l'armoire du fond, ont disparu. On fait le tour du magasin, rien, rien! Anabelle demande à Vitaline, encore rien!

En son for intérieur, Marie-Claude chicane Isidore, lui disant que ce ne sont pas des farces à faire! Quelques dames arrivent au magasin. Elles viennent payer leurs dettes... mais les cahiers et les dettes se sont envolés!

Augustin Lebeau, journaliste



La grande annonce de l'institutrice

Prologue, vendredi 31 octobre 1851

Rien ne fait davantage jaser qu'un égorgeur de cochon avec une voix de pinson; qu'un curé s'endormant pendant la messe ou qu'une maîtresse souriant à belles dents pendant la classe. Certains élèves trouvent cela charmant, comme ce grand gars de 12 ou 13 ans hypnotisé par l'ardeur du regard de l'institutrice. Allez savoir ce que pensait ce gars-là. M'est avis qu'il venait de tomber amoureux de mademoiselle Tremblay, car il lui a foncé droit dessus... Ah! l'amour est aveugle!

Et l'amour, ça fait bien jaser les filles. Il y a toujours une fille dans chaque classe réputée « faiseuse d'histoires d'amour » qui attache le grelot aux moindres gestes ou sourires. Elle colporte ses soupçons, révèle de supposés amours cachés, trahit des confidences et « célèbre » même des mariages. Certains redoutent l'encombrante gloire d'être parmi ses « victimes » alors que d'autres ne savent pas quoi faire pour figurer dans ses cancons. Cette fois-ci, la demoiselle s'attaque sans vergogne à sa propre institutrice :



— La maîtresse a un amoureux, c'est sûr!

Le jugement tombe comme une guillotine. Puis, elle glisse un petit papier dans la main de sa compagne et se retourne vers l'avant de la classe. Le cancan plié dans le papier se répand aussi vite que possible pendant que les enfants se concentrent sur les exercices de calcul.

Juste au moment où tout cela va parvenir au « panier percé » de la classe, mademoiselle Tremblay attire l'attention des enfants en frappant dans ses mains.

— Les enfants, j'ai une grande annonce à vous faire!

Un murmure étouffé parcourt la classe : quel homme du village notre maîtresse va-t-elle épouser ? Certaines filles frissonnent pendant que les gars se font à l'idée de ce mariage annoncé par le petit papier... Mademoiselle Tremblay poursuit :

— L'inspecteur Cadotte...

La classe est secouée d'un rire bruyant : gars et filles se regardent et se font de gros clins d'œil.

Mademoiselle Tremblay, éberluée, change d'air. Offusquée, elle ordonne le silence et reprend :

— L'inspecteur Radotte, pardon Cadotte...

Les enfants pouffent de rire à nouveau. On les comprend : imaginez un peu cet inspecteur vieillissant, le cheveu gris avec la jeune et fraîche mademoiselle Tremblay... c'est à se tordre! Devant une telle effusion, la maîtresse sonne la récréation.

Au retour, les enfants apprennent enfin la grande nouvelle : l'inspecteur Cadotte a accepté le projet scolaire de mademoiselle Tremblay. Ce projet consiste à récompenser les élèves les plus assidus (ceux qui fréquentent l'école) à participer à une grande expédition. Le fou rire fait place à une folle excitation.

— Où irons-nous, mademoiselle?

— Très loin mes enfants, un endroit où ni vos parents ni vos ancêtres ne sont jamais allés... Au bout du monde.

Augustin Lebeau, journaliste

